

Islam DZ

Quand un enfant vient au monde, il pose un problème qu'on peut considérer de deux manières. C'est l'enfant lui-même qui peut être objet d'étude et d'observation pour le médecin et l'éducateur. Mais c'est son milieu qui intéresse le sociologue, l'enfant n'étant pour lui qu'un moyen de connaître et d'étudier ce milieu. Il en est de même d'un livre de doctrine. On peut le considérer d'abord du point de vue purement intellectuel en tant qu'édifice d'idées considérées en elles-mêmes, comme on considère un livre de géométrie, c'est-à-dire en dehors du temps et des données de l'histoire. Mais on peut le considérer autrement, comme un fait social, c'est-à-dire en tenant compte des données psychologiques propres au milieu humain dans lequel il voit le jour, de manière que le livre fournisse en quelque sorte l'occasion et le test nécessaires pour juger ce milieu.



9789961974612

MALEK BENNABI

LE LIVRE ET LE MILIEU HUMAIN

SAMAR

MALEK BENNABI

LE LIVRE
ET LE MILIEU HUMAIN

INEDIT

SAMAR

Préface¹

Ce petit ouvrage fait partie du lot de manuscrits inédits légués par Malek Bennabi et que ses héritiers ont décidé de mettre à la disposition du public par le truchement des Editions Samar. C'était à l'origine une étude destinée à une revue égyptienne mais, pour on ne sait quelles raisons, son auteur s'abstint finalement de la publier. On constate dès le premier regard que l'auteur a porté au stylo au dessous du titre une mention: « Document récupéré chez Meskaoui au cours de mes périples de 1972. Je l'avais oublié chez lui pendant treize ans et complètement oublié ». Étrange aveu qui n'en traduit pas moins une sorte de

¹ Traduite de l'arabe par Nora Bourda.

désaveu de ce court essai passé à la trappe de l'histoire des textes bennabiens.

Meskaoui (Omar Kamel) est un notable du Nord du Liban (Tripoli) qui joue à ce jour un rôle important dans la vie intellectuelle et politique de son pays. Il a veillé à la publication en arabe et la réédition ponctuelle de toute l'œuvre publique de Bannabi en Orient au cours des dernières quarante années. Il a notamment été ministre dans le gouvernement Hariri pendant plus de cinq ans et faisait partie, dans sa jeunesse, du cercle d'étudiants qui entouraient Bannabi lors de son séjour au Caire entre 1956 et 1963. Fidèle parmi les fidèles, Bannabi avait en lui une telle confiance qu'il lui confia, au moment de partir en Algérie, les documents qu'il ne pouvait prendre avec lui car ayant quitté le Caire en juin 1963 pour Tripoli (Libye) puis l'Algérie dans des conditions non

éclaircies. Quant à l'année 1972, il suffit de dire que c'était une année avant la mort du penseur algérien.

On peut psychanalyser ce singulier oubli comme un refoulement de souvenirs particulièrement pénibles, et l'ouvrage lui-même comme un écrit intimiste relevant du domaine de la confession. Il est l'expression d'une véhémence protestation contre un milieu humain avec lequel Bannabi était en profond décalage et traduit une déception : celle générée par le sort fait à son principal livre, de son point de vue. « L'Afro-Astiatisme », dont il attendait des effets significatifs sur la vie politique internationale de l'époque et des incidences positives sur sa condition de penseur solitaire.

« Le livre et le milieu humain » serait absolument incompréhensible sans « L'Afro-

Astatisme - auquel il est attaché de façon consubstantielle. Ce dernier est sorti au Caire en langue française en octobre 1956 et en langue arabe deux mois plus tard (avec une préface d'Anouar Sadate) dans l'ambiance euphorique laissée par la Conférence de Bandoeng (avril 1955), et devait être distribué à une grande échelle, selon les attentes de son auteur, et traduit dans d'autres langues. Mais il n'en sera rien. Il a en fait été tiré en un petit nombre d'exemplaires et a suscité peu de commentaires dans la presse internationale de l'époque.

Mais il n'est pas possible de prendre cet opuscule pour la simple manifestation d'une colère. C'est aussi et surtout un thème en soi, une réflexion précoce sur la relation entre le livre et le lecteur dans les pays arabo-musulmans. C'est là que réside principalement l'intérêt de

cette étude et la raison de sa publication aujourd'hui. Nous sommes bel et bien en présence d'un écrit de froide analyse d'un phénomène devenu patent depuis.

La donnée de base est que Bennabi considérait « L'Afro-Astatisme » comme son ouvrage central. Partant de là, il ne pouvait que s'étonner du traitement qui fut réservé à ce livre, traitement qu'il attribua en partie aux manœuvres de la « lutte idéologique » auxquelles il était accoutumé de longue date, l'autre partie tenant au niveau de développement intellectuel et mental du milieu arabo-musulman. Il lui fallait expliquer cet état de choses : s'agissait-il du problème d'un auteur, d'un livre donné, ou d'un milieu humain inconscient des enjeux qui l'entourent ? L'explication nous est proposée dans ce travail expédié en deux jets entre le 29 avril et le 25 mai 1959 : « Quand un enfant vient au monde, il pose

un problème qu'on peut considérer de deux manières. C'est l'enfant lui-même qui peut être objet d'étude et d'observation pour le médecin et l'éducateur. Mais c'est son milieu qui intéresse le sociologue, l'enfant n'étant pour lui qu'un moyen de connaître et d'étudier ce milieu. Il en est de même d'un livre de doctrine. On peut le considérer d'abord du point de vue purement intellectuel en tant qu'édifice d'idées considérées en elles-mêmes, comme on considère un livre de géométrie, c'est-à-dire en dehors du temps et des données de l'histoire. Mais on peut le considérer autrement, comme un fait social, c'est-à-dire en tenant compte des données psychologiques propres au milieu humain dans lequel il voit le jour, de manière que le livre fournisse en quelque sorte l'occasion et le test nécessaires pour juger ce milieu ».

Le succès d'un livre, qui présume de la valeur qu'il renferme, est d'abord fonction du niveau intellectuel du lectorat auquel il est destiné et du degré de conscience du milieu où il voit le jour. Un « best-seller » en Europe ou aux États-Unis ne peut pas être promis au même succès s'il avait été édité dans un pays arabo-musulman où les éditeurs savent qu'il n'y a pas de gros tirage. Un milieu analphabète, dominé par la culture orale et sensible au merveilleux, ne peut pas assurer le succès d'un livre comme « L'Afro-Asiatisme », comme il n'a pas assuré le succès de la « Muqaddima » d'Ibn Khaldoun restée inconnue pendant des siècles jusqu'à ce que le milieu orientaliste occidental la découvre et la fasse connaître au monde et par là-même au monde musulman où elle avait vu pourtant le jour. Un livre baigne

dans une ambiance sociale, sa parution ne constitue un événement digne d'intérêt que là où existe une opinion publique, une intelligentsia, une liberté d'expression, de critique et de débat.

Pour rendre évidente cette idée, Bennabi prend l'exemple du livre de Karl Marx, « Le Capital ». C'est assurément un livre ardu, très technique et pratiquement inabordable pour les masses. Pourtant, il allait connaître un succès phénoménal, régner sur la philosophie sociale et la pensée économique mondiale pendant plus d'un siècle, et donner lieu à une quasi religion, le communisme, qui allait changer la face du monde tout au long du XX^e siècle. Ce succès est-il imputable, s'interroge Bennabi, aux qualités du livre, indubitablement hermétique, au style de Karl Marx, quasiment indéchiffrable, ou plutôt à la qualité du milieu intellectualisé et politisé dans lequel

il a paru? Puis il nous suggère une réponse « Quand on déploie la carte des courants idéologiques de l'Europe du XIX^e siècle, on s'aperçoit que tous ces courants ont porté plus ou moins la pensée marxiste qui s'est propagée grâce à eux. Elle a marché de pair avec le positivisme d'Auguste Comte et le transformisme de Darwin ».

Pour juger donc de la valeur et du sort d'un « livre de doctrine » - qui est à distinguer du genre romanesque par exemple - il faut, selon Bennabi, se poser deux questions :

- Quelle est sa valeur doctrinale ?
- Quelles sont ses chances de succès ?

Bennabi met alors au jour les carences du milieu musulman et tiers-mondiste auxquels s'adressait « L'Afro-Asiatisme » dans un contexte international précis : guerre idéologique entre le communisme et le capitalisme, guerre froide entre les

puissances se réclamant de l'un ou de l'autre courant. apparition de l'idée de « neutralisme » et de « non-alignement », guerres de libération en Algérie et ailleurs. Le livre est loin d'être réductible à un banal appel à l'union des peuples colonisés ou sous-développés. Il se veut une véritable base doctrinale pour la constitution d'un nouveau front idéologique, politique, stratégique et civilisationnel, conçu comme une étape sur la voie de la réalisation du « mondialisme » auquel Bennabi croit depuis une décennie comme en l'unique façon de voir se produire le « dénouement de l'histoire ».

C'est cela l'« afro-asiatisme » dans l'esprit de Bennabi: une construction politique transcontinentale inédite à partir de pays d'Afrique et d'Asie ayant des similitudes historiques, la mise en place d'une économie fondée sur les besoins et les ressources des

deux continents, et la proposition aux superpuissances antagoniques d'un idéal de civilisation où il n'y aurait plus de communisme et de capitalisme, de colonialisme et de colonisabilité, où la « volonté de puissance » serait remplacée par une « volonté libératrice universelle », et où la « culture d'empire », qui a dominé trois mille ans d'histoire humaine laisserait place à une « culture de civilisation » qui réaliserait la paix et le respect entre les hommes.

Mais il faut convenir que ces idées, sans être nouvelles en soi, étaient étrangères au milieu international et aux mentalités des années 50. Ce milieu, concentré sur ses contradictions philosophiques, politiques, économiques et stratégiques, n'avait que faire d'un tel idéal moral, d'un monde devenu Un et d'une humanité enfin reconciliée. Il

n'avait pas besoin d'un Bannabi qui, de son côté, n'en revenait pas devant un pareil aveuglement, une pareille surdité, une semblable négation de ce qui lui apparaissait comme l'évidence même, à savoir que le monde courait à sa perte. Les puissances coloniales étaient loin de souhaiter l'affranchissement de leurs colonies. Les deux Super-Grands cherchaient chacun à placer le maximum de pays sous leur influence, et tous deux avaient tout à craindre de l'avènement d'un bloc indépendant.

Bannabi a vu dans la conférence de Bandoeng une opportunité sans précédent dans l'histoire humaine, mais il ne lui avait pas échappé que « toute réunion politique comme celle de Bandoeng ne prend pas de structure homogène du seul fait des discours officiels sans le concours d'un facteur idéologique qui cimente entre eux les

éléments disparates qu'il a réunis ». Il s'est alors dévoué à la tâche de donner à cet élan, cette belle intention, ce vœu pieux, une architecture et des plans de réalisation effectifs, ambitionnant de transformer un sentiment, une aspiration, une émotion, en une stratégie consciente de ses fins et rationnelle dans ses moyens. Il s'est alors lancé dans l'entreprise de proposer aux pays réunis à Bandoeng une « culture afro-asiatique » et une « économie afro-asiatique ».

Bandoeng avait éclaté dans l'actualité internationale avec les mêmes effets psychologiques produits par l'avènement des bombes atomiques américaine et soviétique. Des milliers d'articles et des dizaines de livres furent consacrés à l'événement. Le monde occidental en fut bouleversé et y vit d'abord l'annonce d'un soulèvement des peuples afro-asiatiques

contre ses intérêts et ses bases militaires dans le monde. Il mit alors en action une stratégie de riposte à long terme qui se déclina sous les noms de « conférence d'Accra », de « conférence de Casablanca », de « conférence des écrivains noirs à Rome », d'« Organisation de l'Unité Africaine », etc.

Il y a lieu de relever que les idées et les vues développées par Bennabi dans « L'Afro-asiatisme » ne lui ont pas été directement inspirés par la conférence de Bandoeng. Elles sont en fait antérieures à l'événement lui-même puisqu'on en trouve les traces au moins dans un article, « De Genève à Colombo » paru dans « La République Algérienne » du 7 mai 54 et, plus antérieurement encore, dans un livre inédit « Vocation de l'Islam II », écrit entre le 5 décembre 1951 et le 22 janvier 1952 et où on peut lire ces

lignes prémonitoires: « *Le monde nouveau sera grosso modo communiste ou capitaliste. L'un des deux régimes doit disparaître* » avant d'ajouter: « *Il y a une autre éventualité: celle d'une réconciliation entre l'Est et l'Ouest* ».

Dans cet inédit, entre autre, Bennabi recommande le « neutralisme » au monde musulman dans la guerre froide et lui enjoint « *d'exprimer ou d'incarner le mondialisme* » afin de pouvoir « *corriger le capitalisme et le communisme* ». Il lui apparaissait déjà que le « mondialisme réclame une unité morale qui s'identifie avec la pensée coranique: l'islam s'identifie désormais à la finalité du monde ». Il n'exclut pas cependant « *qu'une coalition d'intérêts et d'idées se fera contre le monde musulman* ».

Dans son récent ouvrage, « L'Islam sans l'islamisme: vie et pensée de Malek Bennabi » (Edition Samar, Alger 2006), la biographie la plus complète réalisée jusqu'ici, Nour-Eddine Boukrouh, nous apprend qu'en juillet 54, à l'occasion de son premier voyage en Egypte, Bennabi avait rendu visite à l'ambassadeur de l'Inde au Caire pour lui exposer le projet d'un livre sur l'« afro-asiatisme ». Mais il n'en commencera effectivement la rédaction, nous révèle le biographe algérien, qu'après la tenue de Bandoeng, soit le 11 octobre 55, la préface étant datée du 03 décembre 55. Le titre initial de l'ouvrage devait être « L'AA: étendue d'une doctrine ». Ceci se trouve confirmé dans la version française inédite de « La lutte idéologique dans les pays colonisés » où on peut lire sous la plume de Bennabi lui-même: « L'idée de ce travail était née dans mon esprit avant la conférence de Bandoeng. J'en avais

entretenu un an auparavant le représentant diplomatique d'une grande nation asiatique en juillet 54. »

Le 10 septembre 56, apprend-on également dans « L'Islam sans l'islamisme », Bennabi rédige une adresse « Au peuple algérien » où il déclare: « Je viens d'achever un travail sous le titre « L'AA » qui est susceptible d'avoir une influence effective sur l'orientation de la révolution algérienne hors de l'orbite occidentale où des forces mystérieuses dont je commence à mesurer la puissance veulent la maintenir ou la ramener ». L'auteur fait état, pour soutenir cette thèse, d'une note prise des carnets inédits de Bennabi où celui-ci écrit, anticipant sur le sort de son livre: « Dès que l'existence de « L'AA » fut connue, je me suis senti environné de dangers comme je le notais en date du 22 juin 56 dans mon carnet journal. Je me suis senti comme un grain de poussière

ragagé contre des forces formidables». Après la sortie de son livre, fin 1956, Bennabi devait attendre plus de deux ans avant de confier au « Livre et le milieu humain » ses conclusions définitives. Qu'on en juge.

Rahma BENNABI

Quand un enfant vient au monde, il pose un problème qu'on peut considérer de deux manières. C'est l'enfant lui-même qui peut être sujet d'étude et d'observation pour le médecin et l'éducateur. Mais c'est son milieu qui intéresse le sociologue, l'enfant n'étant pour lui qu'un moyen de connaître et d'étudier ce milieu.

Il est de même d'un livre de doctrine. On peut le considérer d'abord du point de vue purement intellectuel, en tant qu'édifice d'idées considérées en elles-mêmes, comme on considère un livre de géométrie, c'est-à-dire en dehors du temps et des données de l'histoire.

Mais on peut le considérer autrement, comme un fait social, c'est-à-dire en tenant compte des données

psychologiques propres au milieu humain dans lequel il a vu le jour, de manière que le livre fournisse en quelque sorte l'occasion et le test nécessaire pour juger ce milieu.

Bien entendu, cette distinction est arbitraire, les deux aspects de la questions ne pouvant être dissociés, sauf quand, pour une raison quelconque, on doit parler d'un aspect particulier.

On peut dans un livre comme le Capital de Marx, par exemple, considérer l'aspect intellectuel, c'est-à-dire les idées nouvelles mises en circulation par lui, comme l'idée de plus-value et celle de valeur marchande.

C'est proprement son aspect doctrinal; il a bien entendu une importance considérable dans l'histoire des idées.

Mais on peut considérer plutôt les circonstances qui l'ont entouré et favorisé ou empêché la diffusion de ses idées, dans l'Europe du XIX^e siècle. Or, quand on développe la carte des courants idéologiques et sociaux de l'Europe du XIX^e siècle, on s'aperçoit que tous ces courants ont porté plus ou moins la pensée marxiste qui s'est propagée grâce à eux.

Elle a marché de pair, en effet, avec le positivisme d'Auguste Comte et avec le transformisme de Darwin. L'industrialisation et le capitalisme de l'Europe, avec leurs conséquences sociales et politiques, le colonialisme et la prolétarisation, lui ont servi également de véhicule.

Tous ces éléments philosophiques et sociologiques ont nourri la pensée marxiste et favorisé sa diffusion.

Mais on doit noter surtout la vague de déchristianisation qui déferlait sur l'Europe, depuis longtemps déjà, passant par une crête en 1789 mais atteignant son point culminant dans les esprits vers la fin du XIX^e siècle, au moment de la dissolution des congrégations religieuses en France et la sécularisation de l'enseignement public.

On voit combien tous ces facteurs correspondaient aux plus favorables conditions de propagation de la pensée marxiste. On noterait à peine un courant qui pourrait être contraire à cette propagation: c'était en l'espèce, ce mouvement socialiste chrétien qui

apparut à la même époque que le marxisme.

Ce courant est traduit en philosophie par Fourier et dans le religieux par l'Encyclique *Rerum Novarum* du Pape Léon XIII et fut l'objet d'un essai d'introduction dans la vie sociale et ouvrière par une équipe d'hommes comme Mun et Hermel, qui essayèrent de traduire les directives du Pape dans un mouvement ouvrier chrétien susceptible d'arracher les masses laborieuses à l'attraction du marxisme.

C'était le seul courant qui pouvait, dans l'Europe du XIX^e siècle, figurer une sorte d'opposition intellectuelle capable d'assurer un certain effet de freinage, sinon de blocage, sur le progrès des idées matérialistes, à l'époque.

On ne saurait, de toute façon, considérer comme courant capable de freiner ces idées ou de les arrêter, cet esprit bourgeois qui n'avait d'autre arme pour défendre les privilèges des possédants que la police et la force armée, précisément parce que ce n'était pas un « esprit », mais un ventre bourré de nourriture et barré d'une chaîne en or, ce qu'on appelle aujourd'hui « la réaction ».

Au contraire, jusqu'à un certain point, cette réaction aveugle et butée doit être regardée comme une des causes qui ont favorisé l'expansion de la vague matérialiste : les idées marxistes ont pris du relief aux yeux des masses déchristianisées à cause précisément de la platitude navrante de cet esprit bourgeois et de son égoïsme féroce.

Voilà donc, dans ses grandes lignes, la carte des courants historiques que la pensée marxiste a trouvé comme supports — que lui fournissait directement l'histoire du XIX^e siècle en Europe.

En somme, c'est cette carte qui pourrait aujourd'hui nous expliquer, en partie, l'odyssée du Capital de Marx indépendamment de son propre édifice idéologique qui nous fournit évidemment l'autre partie de l'explication.

Tout livre de doctrine prend ainsi sa signification aux yeux de ses contemporains par un double aspect : par son propre contenu qui représente sa valeur intrinsèque et par les circonstances qui l'entourent, qui représentent, en somme, ses chances de succès.

On peut donc, à partir du livre de Bennabi, poser deux questions :

- 1- quelle est sa valeur doctrinale ?
- 2- quelles étaient ses chances de succès ?

Il n'est pas dans notre intention de répondre à la première question : d'abord parce que le lecteur trouvera la réponse directement dans le livre lui-même et ensuite parce que notre but n'est pas d'étudier un livre mais un milieu humain comme celui qui entourait le livre de Marx, dans l'Europe du XIX^e siècle.

C'est la carte historique et sociale du monde européen - après les guerres napoléoniennes - qui explique l'histoire du marxisme depuis son apparition : elle indique les courants qui l'ont favorisé

et les courants qui lui ont été contraires, ainsi qu'on vient de le voir sommairement.

Mais le milieu qui entoure le livre de Bennabi est plus complexe. Sa carte est par conséquent plus complexe : elle doit indiquer, en effet, les éléments qui proviennent proprement du monde colonisé et d'autres du monde colonialiste.

En fait, elle doit mentionner d'autres éléments propres au monde communiste et qui déterminent également une part des chances de l'idée afro-asiatique selon qu'elle s'éloigne ou s'approche des positions politiques et stratégiques marxistes.

Le milieu humain qui entoure le livre de Bennabi est donc plus complexe. Et l'on comprend par conséquent que

l'ensemble des facteurs négatifs qui constituent, à l'égard des idées exposées dans l'Afro-Asiatisme, ce qu'on peut nommer une « opposition » soit plus complexe.

Or, de même que l'histoire de l'idée marxiste au XIX^e siècle a dépendu, en partie, de l'opposition qu'elle a rencontrée sur son chemin, de même l'histoire de l'idée afro-asiatique dépendra donc naturellement en partie, de l'opposition qu'elle rencontrera dans le monde complexe du XX^e siècle.

On doit donc analyser cette opposition pour connaître son caractère, ses méthodes, ses moyens et son but ou ses buts.

On avait fait déjà un pas dans ce sens en considérant cette opposition sous son triple caractère :

- a- en tant qu'émanant du monde colonialiste.
- b- en tant qu'émanant du monde afro-asiatique lui-même.
- c- en tant qu'émanant du monde communiste.

Une étude systématique de la question devrait donc se faire en trois chapitres.

Mais il n'est pas dans notre intention de la faire pour plusieurs raisons : d'abord, parce qu'on ne disposerait pas de toute documentation nécessaire, ensuite parce qu'on ne saurait disposer de certains documents qui appartiennent encore à la vie personnelle de certaines personnes encore en vie.

Il nous suffira surtout dans le cadre d'une revue qui a pour objet principal une meilleure connaissance du monde

musulman, particulièrement dans ses faiblesses. d'examiner l'opposition que pourra rencontrer l'idée afro-asiatique en y faisant la part de responsabilité qui revient au colonialisme et la part d'irresponsabilité qui revient au monde musulman lui-même.

C'est cela exclusivement notre but dans cet article, en laissant à d'autres le soin de traiter du sujet d'une façon générale, c'est-à-dire dans les trois chapitres que nous venons d'indiquer. Et leur étude serait sans doute plus à sa place dans une revue plus appropriée aux questions afro-asiatiques. Au demeurant, une pareille revue paraîtra, selon toute vraisemblance, à Tel-Aviv, la capitale d'Israël et non pas dans une capitale arabe ou musulmane, pour des raisons que nous indiquerons plus loin et qui, d'ailleurs, nous déterminent à écrire cet article.

Le problème que nous voulons aborder ici dépend d'un certain nombre de vérités élémentaires qui représentent en quelque sorte les postulats de la question.

Postulat numéro un: c'est une vérité élémentaire, qui se passe de démonstration, de dire que le colonialisme s'oppose à toute tentative des peuples colonisés ou ex-colonisés de se réunir et de s'organiser.

Postulat numéro deux: il est le premier à être informé de toute tentative de ce genre, grâce à un réseau d'information mondiale auquel aucun événement important n'échappe.

Postulat numéro trois: il est le premier à connaître scientifiquement toutes les conséquences d'une telle tentative et à

prévoir les moyens techniques pour y pallier.

Postulat numéro quatre: toute réunion politique comme celle de Bandoeng ne prend pas spontanément de structure homogène du seul fait des discours officiels, sous le concours d'un facteur idéologique qui cimente entre eux les éléments disparates qu'elle a réunis.

Postulat numéro cinq: tout effort susceptible d'apporter ou de suggérer le facteur idéologique nécessaire est l'objet de la plus grande attention de la part des observateurs dont le colonialisme dispose dans le monde pour la guerre des idées.

On pourrait probablement augmenter le nombre de ces postulats, mais il nous

suffit des cinq que nous venons de citer pour éclairer suffisamment notre sujet.

Regardons, en particulier, quelle lumière ils peuvent projeter sur le livre de Bennabi, « L'Afro-Asiatisme ».

Pour situer exactement le problème, prenons une ou deux phrases préliminaires du livre relatives à l'absence de structure au sein du groupe arabo-asiatique qui servait, comme on le sait, de soubassement sur lequel Bandoeng devait placer l'édifice afro-asiatique: « il n'avait aucune racine dans l'âme des peuples arabo-asiatiques, aucune communication avec leur conscience, aucun prolongement affectif et moral dans leur vie ». Voilà une phrase que nous lisons page 138 du livre. On reconnaîtra qu'on ne pouvait pas mieux signaler à l'attention de ceux

qui pouvaient s'intéresser à « l'édification de l'Afro-asiatique » la fragilité originelle de sa base idéologique.

Mais du même coup, le colonialisme n'est-il pas averti par la même phrase des intentions du livre? Il faut mesurer l'importance de ce point d'interrogation, non pas d'un point de vue théorique, mais en fonction du postulat numéro trois.

Quelles sont « les conséquences » que le colonialisme pouvait craindre du livre de Bennabi et de quels « moyens » techniques pouvait-il disposer contre lui?

Le colonialisme n'est pas un lecteur pressé qui prend connaissance du contenu d'un livre par sa table des matières.

Mais, même si une rage de dents ne lui avait pas permis ces jours-là de s'arrêter déjà au titre même du livre, voici ce qu'il aurait pu lire, entre autres, à la table des matières:

Deuxième partie: Edification de l'Afro-Asiatisme

- a- une page d'histoire
- b- l'heure de la responsabilité
- c- le groupe arabo-asiatique
- d- le problème d'une civilisation
- e- considérations générales sur une culture afro-asiatique
- f- principes d'efficacité d'une économie afro-asiatique.

Il y a suffisamment dans ces sept lignes de quoi susciter le plus vif intérêt du colonialisme pour le livre, si on lui suppose selon un des postulats précédents un intense intérêt pour tout

ce qui touche à Bandoeng et à ses conséquences.

Et du coup, sa rage de dents tombée et son doigt feuilletant convulsivement le livre, son regard se verra arrêté par une phrase comme celle que nous venons de citer. A une autre page, il lira un passage où l'auteur implique que Bandoeng est une tentative de résoudre le problème de l'homme afro-asiatique par « une solution latitudinale dont on peut situer l'aire et les foyers le long de l'axe Tanger Djakarta », mais en ajoutant qu'« il ne faut pas s'étonner néanmoins que des efforts soient faits, en ce moment même, en vue d'une solution ou de solutions longitudinales. Il ne faut pas s'étonner en particulier, qu'il soit question de créer un centre de polarisation culturelle euro-africaine ».

Je crois que le colonialisme aura été le seul à comprendre, malgré sa rage de dents, le sens précis de ce passage quand le livre est paru, c'est-à-dire deux ans avant la Conférence d'Accra.

Je crois devoir d'ailleurs ajouter qu'il y a des lecteurs musulmans qui ne l'ont pas encore compris, même après la Conférence d'Accra et le Congrès des écrivains noirs à Rome.

Mais on comprendra sans doute pourquoi on est en droit d'affirmer l'intense intérêt que le colonialisme a dû attacher à ce livre. On le comprendrait d'autant mieux si l'on tient compte, en outre, de ceci : à savoir que le livre de Bennabi a réalisé dans son domaine une sorte d'exclusivité qui en augmente d'autant l'intérêt.

Qu'un écrivain européen ou américain n'ait pas été tenté de donner une doctrine à la réunion afro-asiatique de Bandoeng c'était somme toute normal. Qu'un écrivain chinois ou indien ne l'ait pas non plus tenté, on peut interpréter cela d'après la montre, en disant que peut-être Bennabi avait pris la peine le premier.

Quoi qu'il en soit, un fait est certain : les circonstances ont permis à un écrivain algérien, arabe et musulman, d'avoir une sorte d'exclusivité en ce qui concerne le sujet auquel il a consacré un livre qui, sous un titre choisi à dessein, l'Afro-Asiatisme, se présente comme la doctrine de l'idée afro-asiatique.

Alors vient la question cruciale qui est spécialement l'objet de cet article :

comment le colonialisme va-t-il agir ou réagir à l'égard de cet écrit ?

La question doit être ramenée à une plus juste proportion, en laissant de côté ce qui touche plus particulièrement à la vie privée de l'auteur, tout en sachant parfaitement que le colonialisme a dû prendre certaines dispositions même sous ce rapport.

Au demeurant, il s'agit ici d'indiquer seulement la méthode colonialiste, dans son esprit, sans entrer dans le détail. On sait par avance, quand on connaît la technique colonialiste, qu'il s'agira pour le colonialisme de diriger un tir mortel mais invisible sur le livre et sur son auteur.

D'une façon, la ligne de conduite du colonialisme dans ce domaine pourra

être déduite du postulat numéro cinq: il s'agit de faire le vide autour du livre par tous les moyens possibles, surtout dans les circonstances où il pourrait s'infiltrer dans les manifestations afro-asiatiques.

Il va de soi que ceci a pour conséquence logique de mettre l'auteur lui-même dans l'impossibilité de paraître dans ces manifestations et d'y parler.

Il ne faut pas toutefois perdre de vue que l'objet de cet article, dans cette revue, n'est pas de parler du colonialisme et de ses procédés mais des faiblesses qu'il trouve dans la société musulmane.

Mon article ne veut pas avoir trait à la politique, mais à la sociologie et à la

psychologie ou, plus précisément, à la pathologie du monde musulman.

Le colonialisme nous sert en quelque sorte de guide pour découvrir nos maladies, parce qu'il les connaît mieux que nous-mêmes et avant que nous en prenions conscience.

Donc, suivons simplement les pas de notre guide, sans faire d'ailleurs une narration détaillée. Arrêtons-nous seulement devant quelques faits significatifs.

Disons d'abord que le livre, à peine paru, un journal suisse lui a consacré sous le titre significatif « C'est l'Europe qui a éveillé la conscience des peuples colonisés », une note curieuse faite uniquement de citations du livre, mais choisies uniquement dans l'esprit de

celle-ci. « Les baïonnettes de l'Europe ont causé d'horribles blessures à l'humanité : mais en même temps, elles ont ouvert des brèches dans des sociétés closes qui s'étaient retirées de l'histoire ou qui n'y étaient même pas encore entrées ».

On comprend quelle opinion un journal, lu dans toutes les capitales, peut donner d'un livre avec une trentaine de citations de ce genre.

Mais ce qu'il nous importe de noter davantage, c'est qu'aucun journal arabe n'ait jugé qu'il valait la peine de faire une mise au point au journal suisse, malgré les démarches de l'auteur.

Ce fait est infiniment plus significatif que le précédent, si l'on veut

comprendre la situation exacte du monde musulman actuel.

Suivons encore les pas de notre guide: le congrès afro-asiatique du Caire a eu lieu en décembre 1957, c'est-à-dire quelques mois après la parution de l'édition française de l'Afro-asiatisme et en même temps qu'apparaissait l'édition arabe.

Il faut donc s'attendre à ce que le colonialisme accorde à cette conjoncture la plus haute importance, en raison des postulats numéro un et cinq. C'est la logique rigoureuse de la situation qui dictera son attitude, dans le sens normal des intérêts colonialistes.

Mais regardons de l'autre côté: quelle est, en la circonstance, l'attitude du milieu arabe et musulman?

Supposons d'abord que l'auteur de l'Afro-Asiatisme fût indien, chinois ou birman: il va de soi que son pays aurait d'abord donné le maximum de diffusion au livre en la circonstance, pour s'assurer précisément grâce à lui, une certaine influence morale sur les débats de la conférence. Et les délégations arabes et musulmanes auraient manqué de tact si elles s'étaient opposées à une telle influence puisqu'elle sert, en dernière analyse, l'intérêt général des pays afro-asiatiques.

Or, il n'a été diffusé de l'édition arabe de ce livre durant la conférence du Caire que les exemplaires que l'auteur lui-même a distribués sur son compte personnel.

Voilà un pas qui concerne le livre. Faisons un second pas qui concerne

plus particulièrement son auteur. Il est évident aussi que si celui-ci avait été un Indien, un Chinois ou un Birman, il n'aurait pas manqué de figurer dans la délégation de son pays à la conférence, au moins au titre de conseiller technique.

Mais Bennabi est algérien. Et le gouvernement provisoire algérien ne l'a pas désigné parmi la délégation qui a représenté l'Algérie à la Conférence.

Nous ne voulons donner ici aucune interprétation de cette attitude et nous nous engageons même à publier ici celle que les responsables algériens nous donneraient.

Nous nous bornons à constater seulement que Bennabi a été tenu à l'écart de la tribune qui aurait pu servir

à faire connaître ses idées qui constituent, jusqu'à ce jour, la seule doctrine cohérente susceptible de fournir une base idéologique à l'esprit de Bandoeng.

C'est la simple constatation d'un fait, mais d'un fait qui coïncide parfaitement avec ce que nous savons du dessein de la technique colonialiste en ce domaine.

Nous pouvons toutefois noter au cours de la semaine afro-asiatique du Caire, un autre détail qui a également sa signification. La commission de la culture avait soumis la proposition de créer un « prix de la zone de paix » pour récompenser tout effort qui développe, sur le plan intellectuel, l'esprit de Bandoeng.

Or, dans la résolution finale -résolution culturelle N°10 de la Conférence du Caire- le texte original est d'abord transformé de manière à perdre en partie sa signification.

Puis, de décembre 1957 jusqu'à la date de ce jour, aucune tentative en vue d'exécuter cette résolution.

Supposons encore une fois que l'auteur de l'Afro-Asiatisme fut indien, chinois ou birman, que se serait-il passé? Evidemment, la délégation dont aurait fait partie l'auteur aurait soutenu la candidature du livre dans l'intérêt moral de son pays et les autres délégations, y compris la délégation algérienne, n'auraient pu manquer d'appuyer cette candidature, en raison de l'exclusivité de fait dont on a parlé plus haut.

Mais Bennabi est algérien, arabe et musulman et peut-être que les délégations de l'Inde, de Chine et de Birmanie n'ont pas senti l'intérêt de leurs pays engagé à réaliser la résolution culturelle N° 10 de la Conférence du Caire, au profit de son livre.

Nous constatons là un fait à demi normal qui montre déjà une faiblesse interne de l'esprit afro-asiatique, une de ces faiblesses que le livre de Bennabi s'est plu, précisément, à nous montrer en bien des pages.

Mais le fait est tout à fait anormal, si nous le considérons par rapport à la délégation algérienne, par exemple, en répétant encore une fois, que nous sommes disposés à publier toute mise au point à ce sujet.

Mais de toute façon, on est obligé de constater une fois de plus que le résultat

coïncide parfaitement encore avec le postulat N° cinq.

Faisons encore un troisième pas dans cette voie. Il y a un Congrès des écrivains afro-asiatiques qui s'est tenu à Tachkent au mois d'octobre 1958.

C'est également une occasion pour un livre comme l'Afro-asiatisme d'être connu sur le plan international, à condition toutefois que son auteur y participe. Mais de la façon la plus curieuse, l'auteur de l'Afro-asiatisme est encore écarté de cette tribune de la façon la plus inattendue: la délégation algérienne en vue même d'un congrès d'écrivains, sera composée sans qu'il en fut part.

En suivant notre guide jusqu'ici, nous ne nous sommes arrêtés qu'au seuls faits d'un caractère plus ou moins officiel.

Pourtant, on pouvait, chemin faisant, noter d'autres détails moins importants, eu égard à leur caractère privé, mais non moins significatifs du point de vue de l'étude pathologique de la société musulmane qui nous occupe.

On peut noter par exemple le fait suivant: dans une faculté de commerce d'un pays arabe, un professeur inscrivit au programme de son cours de sciences politiques un chapitre relatif aux différentes manifestations afro-asiatiques qui avaient eu lieu dans le monde avant et après Bandoeng. La nature même du sujet l'obligea, sans doute, à annoncer à ses élèves qu'ils consulteraient utilement le livre de Bennaabi, que lui-même devrait, leur dit-il, s'y repérer.

Les élèves, bien entendu, achetèrent le livre. Mais, étonnés de voir que leur

professeur n'y faisait pas du tout allusion dans son cours, ils lui rappelèrent sa recommandation. Sans donner d'explication, le professeur poursuivit simplement son cours, montrant qu'il avait changé d'idée. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute la parfaite bonne foi du professeur et nous sommes disposés, là encore, à publier son explication dans cette revue quand il aura lu notre article que nous lui communiquerons dans ce but, dès la parution de ce numéro.

Mais, on peut constater déjà le fait que le changement d'avis du professeur s'est miré dans le sens des postulats quatre et cinq, bien curieusement.

Il est non curieux, d'ailleurs, de noter encore qu'un élève de la même faculté ayant, dans une composition, fait état

d'une citation du livre de Bennabi dans un sujet ayant trait à Bandoeng, c'est un répétiteur qui biffe, cette fois, la citation, en disant à l'élève qu'il ne doit faire d'emprunt qu'à un livre de caractère scientifique.

Encore une fois, nous sommes disposés à publier l'opinion de ce répétiteur sur ce qu'il appelle le caractère scientifique d'un livre. Mais nous constatons ici que son opinion, comme l'attitude du professeur de la même faculté, coïncide parfaitement avec les mêmes postulats. Et ce qu'on peut constater avant tout, ainsi qu'on l'a dit plus haut, ce n'est pas tant la responsabilité du colonialisme dans ce domaine que l'irresponsabilité (السخافة) de notre caractère, le caractère de la société musulmane.

Mais cette irresponsabilité peut inspirer parfois des réflexions d'une ingénuité incroyable.

Un jour, un musulman demandait à Bennabi si ses livres ont été écrits de manière à être utiles aux pays arabes. La question lui parut sans doute dénuée de sens, puisqu'un outil n'est utile que s'il est utilisé. Il répondit donc assez sèchement à son questionneur :

« Monsieur, mes livres peuvent être utiles même au colonialisme ! »

Je pense que le questionneur n'a pas tout à fait compris la réponse, ni d'ailleurs tout à fait son auteur, car ce sont les événements qui se sont chargés de lui donner toute sa signification.

Bennabi a, en effet, écrit un livre qui pourrait permettre aux pays arabes d'exercer une grande influence morale sur l'orientation de l'idée afro-asiatique, car il a montré dans quelles conditions cette idée pourrait entrer réellement dans l'histoire.

Mais les pays arabes ne semblent en avoir tiré aucun profit dans ce sens, se suffisant de suivre un mouvement qu'ils pouvaient moralement diriger.

Et c'est tout à fait un intrus qui, voyant la place vacante, l'a occupée en prenant sur son compte de former à sa manière et dans son intérêt « l'esprit afro-asiatique ».

Cet intrus, c'est Israël. On apprend en effet dans la presse qui s'intéresse à ces problèmes que Ben Gourion a fondé en

décembre dernier (1958) à Tel-Aviv un institut d'études afro-asiatiques où des jeunes intellectuels, venus un peu de tous les horizons d'Asie et d'Afrique, ont déjà commencé une période de stage.

Pendant que les pays arabes s'occuperont des budgets nécessaires au mouvement afro-asiatique, Israël veut - quant à lui - former les esprits qui dirigeront ce mouvement.

Il est infiniment probable que le livre de Bennabi sera très utile à M. Ben Gourion, dans cette tâche, ne serait-ce qu'à titre d'indication sur certains problèmes auxquels il faudra apporter des solutions plus conformes aux intérêts d'Israël.

Et il n'est pas permis à un auteur de dire à quelqu'un : - Monsieur, je vous prie de

ne pas utiliser mon livre, ce n'est pas pour vous que je l'ai écrit.

Ce serait par trop ridicule. Il n'a donc qu'à avaler sa salive avec son amertume.

Le Calre. 29-04-1959.

28-05-1959

Mais a-t-on tout dit de ce livre, en parlant du sort qu'il a eu jusqu'ici dans les pays arabes?

Cela nous a donné sans doute l'occasion de faire une intéressante investigation sur l'évolution de ces pays par rapport à la vie des idées. Le livre de Bennabi est un test instructif à cet égard.

Mais mon test s'applique de la façon la plus inattendue à l'attitude des pays afro-asiatiques d'une manière générale à l'égard d'un écrit qui est regardé en Occident nous avons quelques raisons de l'écrire comme la philosophie des idées qui se sont plus ou moins nettement exprimées à Bandoeng

Il reste que cette philosophie ait servi ces idées ou les ait desservies au contraire.

C'est un problème de critique que nous n'avons pas l'intention de poser ici. Mais il se posait dans toutes les capitales afro-asiatiques où le livre avait été, en effet, distribué à la presse (en édition française) en octobre 1957, lors des invitations à la Conférence de Solidarité des peuples afro-asiatiques du Caire.

Or, aucun journal n'en a parlé à New Delhi, ni à Rangoon, ni à Djakarta, ni à Pékin, ni à Tokyo.

Cette unanimité dans le silence, en des pays aussi divers, aux régimes si différents pose en réalité un problème relativement complexe. Car les raisons,

qu'elles quelles soient, ne peuvent pas évidemment être les mêmes à New-Delhi et à Pékin, à Tokyo et à Djakarta.

Une chose est toutefois certaine: toutes les raisons, aussi différentes et aussi opposées puissent-elles être en apparence, ont réalisé néanmoins une singulière unité à l'égard du livre de Bennabi.

Il est curieux par exemple qu'il n'ait pas été attaqué dans la presse de Pékin et pour cette raison, défendu dans la presse de Tokyo.

Il est évident qu'on comprendrait mieux cette attitude nuancée de cette manière à l'égard d'un livre, qui, se présentant comme la doctrine d'un mouvement politique, peut choquer certains et trouver bon accueil auprès d'autres.

On comprend, par exemple, qu'il ne pouvait être bien accueilli à Karachi et à Bagdad, en 1957. Et l'on trouverait à cela maintes raisons dans le livre lui-même, en relisant certains jugements lapidaires de son auteur sur les dirigeants de ces capitales musulmanes.

Mais ces raisons ne peuvent pas être valables, par exemple, à New-Delhi.

Il faut donc bien admettre qu'il existe néanmoins une raison plus générale qui coiffe, en quelque sorte, les raisons particulières et canalise leur effet contre le livre de Bennabi, malgré leur diversité ou leur opposition.

Et puisque dans les pays arabes, le livre a subi ce même effet, il faut admettre que la raison générale qui coiffe les causes particulières est la même partout, à

Tanger comme à Pékin ou à Karachi. Sauf qu'elle ne doit pas se manifester partout sous le même esprit.

De fait, le problème comme on le voit, a un double esprit: des causes particulières qui ont agit contre le livre dans les diverses capitales afro-asiatiques et une cause générale qui a constitué une sorte de volonté unificatrice derrière toutes ces causes particulières.

Il faut dire, toutefois, que c'est l'attitude curieuse de la presse arabe et l'attitude plus curieuse encore des dirigeants algériens qui ont fourni en quelque sorte l'alibi derrière lequel cette volonté pouvait se retrancher pour mener le jeu qui fait partie de ce que Bennabi appelle « la lutte idéologique en pays colonisés ».

Mais, au-delà de cette remarque, le problème demeure posé de savoir, d'une part, quelles causes particulières diverses ont agi contre le livre et, d'autre part, quelles cause générale a pu canaliser l'effet des premières.

Il est à peu près certain que celles-ci constituent toute une gamme et varient par conséquent selon la capitale où l'on considère le problème.

Par exemple, ce sont des raisons très particulières qui ont agi à New-Delhi contre le livre, à cause - très probablement - de la personnalité de son auteur, en tant qu'arabe et surtout en tant que musulman.

Mais on constatera que cette qualité qui l'a desservi au pays de Nehru ne l'a pas servi au pays de Djinah où,

apparemment, on doit être sensible à la qualité de musulman, ni au pays de Mao Tsé Toung où, apparemment, on doit être indifférent en matière religieuse.

On constate donc que les causes particulières ont pu et ont dû intervenir de différentes manières mais que leur effet a été rigoureusement le même, en accord avec les postulats dont on a déjà révélé la curieuse coïncidence avec l'attitude des dirigeants algériens.

Tout le jeu s'explique donc, en fin de compte, par une seule et même raison générale qui a agi contre le livre de Tanger à Djakarta, montrant que les positions du colonialisme dans le monde sont très fortes.

Le colonialisme paraît, en la circonstance, très fort, même à Moscou, même à Peking.

Qu'on ne nous demande pas d'expliquer un tel fait: nous nous bornons à le constater.

Il est vrai qu'il agit en tant que raison générale, derrière de multiples raisons particulières qui constituent, en même temps que le paravent commode derrière lequel il masque son action, les multiples moyens pour l'accomplir.

Selon le cas, il utilise la stupidité de certains, la corruptibilité d'autres, l'absence de sens critique ici ou le sens moral là: autant de touches sur lesquelles sa main experte peut tirer le même effet.

Il a pu empêcher de cette manière, du moins jusqu'ici, que l'idée, qui est née à Bandoeng, ne trouve son expression doctrinale dans un livre qui comptera cependant aux yeux de la postérité comme un des grands livres du XX^e siècle, de même que le Capital de Marx représente pour notre génération le livre du XIX^e siècle. D'ailleurs, si le livre de Bennabi n'a pas commencé encore sa vraie carrière, en tant que doctrine, il ne l'aura pas moins commencée, néanmoins, en tant que test révélateur appliqué par les circonstances aux liaisons intellectuelles de l'homme qui écrit dans un pays colonisé comme l'Algérie.

Le livre de Bennabi aura démontré péremptoirement que ces liaisons sont faussées par divers complexes qu'il est difficile d'expliquer de la manière à la fois à Alger et à New-Delhi, par exemple.

On ne peut en ce qui concerne les pays afro-asiatiques que constater les contradictions qui apparaissent dans leur attitude si on tient compte, par ailleurs, que leurs délégations ont pris part naturellement aux Résolutions culturelles qui ont été prises aux différents congrès afro-asiatiques.

Il est curieux de constater qu'aucun commencement d'exécution n'a eu lieu en ce qui concerne, par exemple, le « prix afro-asiatique de la Paix », depuis deux ans.

Est-ce qu'il n'est pas apparu, dans certaines capitales afro-asiatiques que le « prix » doit être réservé jusqu'à ce que son bénéficiaire apparaisse par exemple à New Delhi ou à Pékin, afin que son premier titulaire ne soit pas un Algérien musulman ?

De toute façon, on aperçoit dans cette attitude des complexes assez curieux que le livre de Bennabi nous aura révélés.

Ces complexes apparaissent de façon plus nette encore dans l'attitude d'une certaine revue paraissant à Paris où elle représente, lit-on sur la couverture, la « présence africaine », c'est-à-dire la présence d'une pensée qui se veut nationaliste et progressiste à la fois, c'est-à-dire anti-colonialiste à un double titre.

Or, cette revue avait, à l'occasion du Congrès des écrivains noirs à Rome, demandé à Bennabi l'autorisation de publier l'introduction de son livre. Et l'ayant reçue effectivement, elle a trouvé qu'il était plus commode de donner dans la préface d'un de ses numéros, un résumé de cette introduction, ainsi que certaines idées

essentielles du livre, en indiquant seulement au bas d'une page cette simple note: «Malek Bennabi a pour sa part formulé les leçons de Bandoeng dans un ouvrage diffusé au Caire».

En somme, il restera dans l'esprit du lecteur de cette revue que Bennabi a, lui aussi, écrit à peu près la même chose à ce sujet, que peut-être même s'en est-il inspiré?

On se demande, si cette revue «anti-colonialiste» aurait été chargée exprès par les services spéciaux du colonialisme, si elle avait agi autrement à l'égard du livre de Bennabi?

De toute façon, on ne peut que constater la coïncidence curieuse de l'attitude de sa rédaction à cet égard.

avec l'un des cinq postulats formulés plus haut.

Jusqu'à un certain point, ces considérations montrent comment les liaisons intellectuelles sont faussées par certains complexes sur l'axe Tanger - Djakarta, c'est-à-dire à l'intérieur de la sphère afro-asiatique.

Mais d'autres remarques nous montrent que l'homme qui écrit en pays colonisé - du moins quand il est Algérien musulman - voit ses liaisons faussées également même avec l'axe Washington - Moscou, c'est-à-dire même avec la partie anti-colonialiste de cet axe.

On ne peut pas comprendre, par exemple, que l'auteur de l'Afro-asiatisme n'ait pas reçu une invitation

personnelle au Congrès des écrivains afro-asiatiques de Tachkent. Nous ne discutons pas ici l'attitude des dirigeants algériens, à cet égard: nous l'avons déjà fait plus haut.

Mais nous discutons des complexes qui ont animé les organisateurs dudit Congrès eux-mêmes.

Nous posons la question: s'il s'était agi de réunir à Tachkent, non pas des écrivains afro-asiatiques, mais des écrivains européens et américains, ces organisateurs auraient-ils adressé l'invitation de Bertrand Russel par l'intermédiaire de la reine Elizabeth et celle de Jean-Paul Sartre par l'intermédiaire de De Gaulle?

Evidemment, non! parce que B. Russel et Sartre auraient raison de considérer

une telle démarche comme un outrage à leur personne. Et les organisateurs de Tachkent, s'en seraient abstenus pour cette raison.

Comment se fait-il que ce qui serait à leurs yeux un outrage sur l'axe Washington - Moscou, leur paraisse normal sur l'axe Tanger - Djakarta?

Il est évident qu'on est là en présence d'un complexe particulier, dont les organisateurs du congrès, eux-mêmes, ne se rendaient pas compte.

Ce qu'on peut dire, c'est que tous ces complexes peuvent différer d'un lieu à un autre, d'Alger à New-Delhi ou à Moscou, mais qu'ils gardent la même signification dans la lutte idéologique que la conférence de Bandoeng a déclenchée dans le monde. Leur

signification, c'est qu'ils aboutissent au même résultat, c'est-à-dire au profit du colonialisme dans cette lutte idéologique implacable dont nous n'apercevons jusque-là que quelques aspects (à la faveur d'une Conférence d'Accra, d'une réunion des écrivains noirs à Rome ou à Paris ou la fondation d'un Institut afro-asiatique à Tel-Aviv) mais dont le sort du monde peut dépendre.

Mais quelle leçon pouvons-nous tirer de cette situation, nous qui voulons nous engager dans la voie de la nouvelle construction (البناء الجديد)?

Cette leçon, nous semble-t-il, a été déjà tirée, précisément par l'auteur de l'Afro-Asiatisme quand il indique la solution du problème de l'homme afro-asiatique sous forme d'une morale en deux points :

- a- élever l'homme afro-asiatique lui-même au niveau de la civilisation.
- b- élever l'homme qui vit sur l'axe Washington-Moscou au niveau de l'humanité.

Il est évident que les complexes dont nous avons noté l'effet, dans un cas particulier, c'est-à-dire à l'égard d'un livre, témoignent que l'homme n'aura pas atteint encore la majorité tant qu'il subsistera chez lui quelque chose de l'espèce colonisable ou de l'espèce colonialiste.

Cela veut dire pour nous qui sommes attachés à l'idéal de la Nouvelle Construction, que c'est dans l'homme lui-même que se trouve le principal chantier de cette construction.

Et si, en passant, Bennabi a déclaré que le sort de l'homme afro-asiatique est plus tragique parce qu'il est humainement plus difficile de vivre sur l'axe Tanger-Djakarta, au XX^e siècle, il ne pensait pas sûrement que le sort de son livre, lui-même, fournirait la meilleure illustration de ce jugement.

Le Caire 25 mai 1959.